

A l'assaut du Huascaran

IL y a une trentaine d'années, la « crème » des alpinistes découvrait les massifs lointains, en Amérique ou dans l'Himalaya. Ils étaient patronnés par les associations et les clubs de montagne, tel le G.H.M. (Groupe haute montagne) ou le CAF (Club alpin français). Une expédition s'organisait pour offrir à un ou deux de ses membres la possibilité d'atteindre la cime : l'Annapurna avec Herzog et Lachenal, par exemple, ou l'Everest avec Hillary et Tenzing.

Très vite, cependant, une réalité s'est imposée : il ne s'agissait plus seulement de participer, mais tous les membres d'une expédition entendaient accéder au sommet. Sans doute ce désir était-il né après que J. Franco et L. Terray eurent réalisé l'exploit de vaincre le Makalu.

Ainsi, peu à peu, ces expéditions « lourdes », qui n'offraient le sommet qu'à quelques individualités accréditées par la F.F.M. (Fédération française de montagne) ont-elles fait place à des expéditions dites « légères » : on part peu nombreux, entre amis et connaissances, mais on part tous pour le sommet.

Parallèlement, quelques guides suisses, autrichiens ou français recommençaient avec leurs clients-amis des escalades prestigieuses, à l'image de Lionel Terray, en cordillère Blanche, il y a une vingtaine d'années. C'est ainsi que quelques non-professionnels ont escaladé dans toutes les régions de la Terre, grâce à leur guide, bien sûr, mais aussi à leur bonne condition physique et psychique, facteurs indispensables à la réussite d'une ascension. Mais les choses évoluent et, comme dans le monde du ski, l'alpiniste « moyen » a vu son niveau technique augmenter considérablement. Les efforts accomplis dans l'enseignement de la haute montagne par des professionnels ou bien par des organismes tels que l'U.C.P.A. (Union des centres de plein air) ou le CAF ont fini par porter leurs fruits, ainsi qu'en témoigne, l'été, la sur-fréquentation des Alpes, et ce dans toute la gamme

des difficultés techniques qu'y offre l'escalade.

Rien d'étonnant si, aujourd'hui, les alpinistes amateurs entendent retrouver l'isolement et l'aventure d'il y a vingt ans. A l'époque, ils étaient partis avec les premiers « guides-chefs d'expédition-baroudeurs », tels Yves Pollet-Villard et Claude Jacoux. Maintenant, ils choisissent tel ou tel sommet, sur tel ou tel continent, à telle ou telle saison de l'année. Ils ne veulent plus seulement des 5 000 ou des 6 000, mais des 7 000, voire des 8 000 !

Ainsi, une nouvelle race de clients est née. Quelques guides sont d'ores et déjà mobilisés pour répondre à leur demande, susciter de nouveaux désirs en proposant des objectifs peu ou mal connus et innover en offrant des projets originaux. Tout un secteur professionnel de la haute montagne se consacre désormais à gérer ces « produits ».

Chanceux

Des guides s'associent entre eux ou bien collaborent avec des organismes de tourisme et des agences de voyage. Face à la concurrence, il ne s'agit plus de promettre mais de tenir ses engagements quant à l'objectif final : l'ascension du sommet convoité.

C'est ainsi que, le 16 août dernier, deux guides français de haute montagne, deux porteurs d'altitude péruviens et douze participants ont gravi simultanément le sommet nord (6 655 mètres) et le sommet sud (6 768 mètres) de la plus haute montagne du Pérou, le Huascaran, en cordillère Blanche. Alors que l'agence Terres d'aventure se voyait chargée de l'infrastructure et de la gestion du voyage, Jean-Pierre Bernard (grand responsable de l'intendance) et moi-même assurons les responsabilités techniques sur le terrain.

En haute montagne, le temps est un facteur essentiel de la réussite. A cet égard, nous serons chanceux. La

montagne était plus nue que jamais, et les crevasses n'étaient plus des pièges cachés. Reste que, non loin de l'Equateur, la glace « coule » plus vite que dans les Alpes. La neige ne cristallise pas de la même manière. Les vents du Pacifique, chargés de sel, viennent contrarier sa transformation classique. Ainsi arrive-t-il souvent de grimper sur des rideaux de glace composés de stalagmites, de traverser des ponts aux courbes baroques, à la solidité parfois douteuse. C'est une autre école de glace, un nouvel apprentissage, où l'on transgresse les limites apprises dans les Alpes.

Notre groupe était composé en majorité de montagnards avertis et expérimentés ayant à leur actif plusieurs années de randonnée, à pied ou à ski, ainsi que des ascensions faciles en Europe. Quelques-uns avaient effectué des trekkings au Népal et au Zanskar. D'autres avaient même gravi de très hauts sommets, tels le Kilimandjaro, en Tanzanie, ou le Kun (7 095 mètres), au Cachemire. La plupart d'entre eux venaient pour la première fois dans les Andes.

Un trekking préparatoire nous permit de rester pendant dix jours au-dessus de 4 000 mètres d'altitude et nous obligea à franchir des cols à plus de 5 000 mètres. Une longue phase d'acclimatation, facteur primordial pour l'ascension d'un plus de 6 000.

Pour parfaire cette oxygénation, nous avions également prévu l'ascension d'un sommet entre 5 000 et 6 000.

La première partie de notre expédition s'est déroulée dans la quebrada Ulta, au pied de la face nord du Huascaran. Du sommet du Rataquena (5 335 mètres), nous avons pu admirer le spectacle grandiose des pyramides de roc et de glace formées par les sommets de la cordillère Blanche (Chacaraju, Ulta, Contrahierbas, Artesonraju...).

MICHEL VINCENT

(Guide de haute montagne.)

(lire la suite page 12.)

A l'assaut du Huascaran

(Suite de la page 11.)

Le désir d'un autre sommet nous a fait errer sur le versant nord du Tocclaraju (6 035 mètres), mais des crevasses gigantesques, barrant toute la montagne, nous ont stoppés vers 5 500 mètres.

Retour à Huaraz, ville principale du Caleyon de Huay'as, la Suisse péruvienne, cité pleine de senteurs, aux gens hauts en couleurs. Pour l'hôtel, une ancienne hacienda, havre de paix, de tranquillité, bruisant de chants d'oiseaux exotiques.

Dans le monde sud-américain, la montagne est toujours un lieu de fantasmes et de mort. Notre ascension fait frémir quelques-uns ; d'autres nous racontent les accidents et les disparitions. Peine perdue. Notre marche va durer huit jours, aller-retour. Six porteurs d'altitude vont nous aider pour le matériel collectif (tentes, réchauds, nourriture...), chacun d'entre nous portant son matériel personnel, soit, malgré tout, des sacs de 12 kilos qui paraissent toujours trop lourds à cette altitude. Seule concession, l'assistance prêtée aux deux vétérans des cimes que sont Karl et Maurice, un « vénérable » jeune homme de soixante-deux ans ! Une partie des porteurs sont de vieilles connaissances des expéditions antérieures. Leur résistance physique égale celle des Sherpas du Népal.

La haute altitude, le vent, la chaleur pendant la journée, le froid durant la nuit et aux heures matinales sont autant d'éléments qui s'ajoutent aux difficultés de l'ascension, mais rien ne viendra entamer l'entente de notre groupe. Reste, l'essentiel : « se défoncer » pour le sommet, « s'arracher les tripes » dans les moments difficiles. La barrière de séracs entre le camp deux, à 5 300 mètres, et le camp trois, dit de la Garganta, à 5 980 mètres, constituait l'obstacle majeur : 80 mètres de grande pente, à 55 degrés d'inclinaison, puis un passage à 60 degrés. Ensuite, le franchissement d'un effondrement glaciaire nécessitant une remontée verticale très éprouvante. Des passages qui nécessiteront l'installation de 200 mètres de cordes fixes.

Disposant d'une journée d'avance Jean-Pierre et son groupe effectueront une reconnaissance sur le versant nord du sommet sud, estimé infranchissable cette année. Le lendemain, il atteindra le sommet au moment même où nous atteindrons le sommet nord par son versant sud ! Les difficultés ne sont pas pour autant terminées : il nous faudra un quart d'heure, à trois, pour allumer la cigarette victorieuse !

MICHEL VINCENT.